L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux No 73, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,
DIMANCHE, 9 OCTOBRE 1881.

UN CONSEIL des MINISTRES.

(Tous les ministres parlent ensemble. Seul M. le général Farre n'est pas encore arrivé. Tout à coup la porte s'ouvre, et le général entre, à cheval sur son sabre et galopant.)

M. Jules Ferry—Messieurs, voici monsieur le ministre de la guerre. Nous allons enfin discuter utilement...... Général, vous savez ce qui se passe.

Le général, continuant à galoper—Un dernier tour......rien qu'un dernier tour, et je suis à vous. Hop! hop!

M. Barthélemy Saint-Hilaire, avec émotion—Oh! ces militaires! Toujours à cheval. Mon pauvre ami les enviait à cause de cette particularité.

M. Cazot—Qui ça, votre pauvre ami?

M. B. S.-H, froissé—M. Thiers. Voilà plus de dix fois que vous me le faites répéter.

M. Cazot—Veuillez m'excuser: vous parlez toujours de choses si oubliées!

M. Farre, s'asseyant son sabre entre ses jambes.—Allons, mille cartouches, je suis tout à vous, maintenant que ma promenade militaire est terminée, nom d'une contrescarpe! Parlez, l'homme aux favoris, de quoi s'agit-il?

M. Jules Ferry—Je vous ai déjà prié de m'éviter ces familiarités soldatesques. En fait de favori, vous n'avez, ce me semble, rien à reprocher à personne.

M. Farre—Comment ça, vingt-cinq mille boulingrins, comment ça?

M. Jules Ferry—Quand on est le favori de M. Gambetta, on garde le silence sur ceux des autres. Ceux-ci du moins sont inoffensifs.

M. Farre—Je pourrais éclater: je préfère me contenir. L'histoire me regarde: fixe, alignements. Je ne vous comprends pas, monsieur le président du conseil.

M. Jules Ferry—Vous ne lisez donc pas les journaux? Vous ignorez l'effet de votre circulaire?

M. Farre—Ma circulaire? Un chef-d'œuvre de stratégie, je m'en vante. Les Arabes sont f.... lambés.

M. Jules Ferry—Vous maintenez sous les drapeaux, vous envoyez en Tunisie la classe 1876, qui devait être libérée à la fin de ce mois-ci.

M. Farre—Ah! celle-là est bien bonne, par exemple.

M. Jules Ferry—Il se peut que la classe 1876 soit bonne, mais ce n'est pas une raison.

M. Farre—Farceur! va! C'est votre observation que je trouve bonne. Ah çà! voyons, sérieusement, c'est vous qui me reprochez de maintenir la classe de 1876?

M. Jules Ferry.—Vous ne savez donc pas que vous avez soulevé contre nous une tempête d'imprécations?

M. Farre.—Je l'ignorais. Je suis si occupé! Mais ça m'étonne. Vous n'avez donc pas joué des curés?

M. Jules Ferry.—Vous dites!

M. Farre.—Je dis: vous n'avez donc pas préparé quelque petite expédition contre la religion, les religieuses, les prêtres? Quelque chose qui absorbe l'attention?

M. Cazot.—Si! Il y a le projet contre les biens des congrégations. M. Gambetta a fait dresser un plan, qu'on a répandu partout.

M. Farre.—Eh bien! alors?

M. Jules Ferry.—Eh bien! ça ne suffit pas. On crie tout de même.

M. Farre.—Qui est-ce qui se permet de crier, nom d'une barbe? Où est-il? que je le transperce!

M. Jules Ferry.—Qui? Les familles de la classe 1876, parbleu!

M. Farre.—Comment! On leur promet les biens des congrégations, et ça ne leur suffit pas encore?

M. Jules Ferry.—C'est extraordinaire, je suis de votre avis, mais c'est comme ça. Ces gens-là prétendent qu'on leur a promis aussi la paix, et que c'est une manière bizarre de la leur donner que d'envoyer leurs enfants en Tunisie, mourir comme des mouches.

M. Farre—Il fallait bien la leur promettre, la paix, pour qu'ils votent!

M. B. S.-H.—Votassent, s'il vous plaît, général, votassent! Mon pauvre ami ne manquait jamais un imparfait du subjonctif.

M. Cazot—Qui ça, votre pauvre ami?

M. B. S.-H.—Monsieur Thiers.... Vous ne retenez donc jamais ce nom?

M. Cazot—Excusez-moi: c'est déjà si loin de nous!

M. Farre—Si votasse vous plait, mettons votasse: eh bien! je le répète, on n'aurait pas votassé, si on n'avait pas promis la paix: un enfant comprendrait ça, nom d'un cânon! On l'a promise avant; on la dépromet après. C'est l'école des peuples. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui ai promis, c'est vous.

Tous, indignés—Nous?

M. Farre—Oui, vous.

M. Jules Ferry—Vous osez nous rendre solidaires de vos bévues?

M. Farre—Avez-vous promis la paix, oui ou non?

M. Jules Ferry—Avez-vous rédigé la circulaire qui maintient la classe 1876 sous les drapeaux, oui ou non?

M. Farre—Répondez d'abord à ma question.

M. Jules Ferry—Répondez d'abord à la mienne.

M. Farre—Je m'emporte; mais je sais me contenir. Me voilà contenu. Messieurs, tout ceci est une simple plaisanterie, n'est-ce pas? Ce n'est pas sérieux: vous ne voulez pas me rendre seul responsable de mesures que vous avez dirigées, ordonnées?

M. Jules Ferry, avec un sourire gracieux.—C'est ce qui vous trompe: vous êtes ministre de la guerre; il s'agit d'un acte du ministre de la guerre. La voix publique condamne cet acte. Arrangez-vous avec la voix publique.

M. Farre.—Mais c'est vous qui avez promis la paix, ce n'est pas moi.

M. Ferry—C'est vous qui retenez la classe 1876.

M. Farre—Avec quoi voulez-vous faire la guerre, si vous ne gardez pas les soldats?

M. B. S.-H. étonné.—La guerre? Il y a donc la guerre?

M. Cazot, avec bonté.—Mais non, mais non: le général exagère. Il n'y a pas de guerre.

M. Constans.—Pas l'ombre de guerre.

M. Sadi-Carnot.—Pas l'ombre!

M. Tirard—Pas.... ça! (Il fait claquer l'ongle de son pouce).

M. Jules Ferry—Et voilà justement pourquoi le général a eu tort de retenir la classe 1876.

M. B. S. H.—En effet, général, puisqu'il n'y a pas de guerre, vous avez eu tort.

M. Cazot.—Le plus grand tort!

M. Farre—Mille sabretaches! vous osez me soutenir, à moi....

M. Constans.—Non, général, non, vrai, on ne peut pas vous défendre dans cette affaire-là!

M. Sadi Carnot.—C'est impossible.

M. Tirard.—Vous êtes impardonnable.

M. Farre.—Quarante-cinq mille millions de calibres 8! C'est trop fort: je vais....

Tous—Non, non, vous avez eu tort, vous avez eu tort.

M. Farre, se levant—Messieurs, raisonnons....

Tous — Votre démission! votre démission!

M. Farre, poussant un cri désespéré.—Jamais! (Il saisit vivement son portefeuille et s'enfuit.)

SCÈNE II

LES MÊMES moins M FARRE.

M. Jules Ferry, d'une voix grave, et désignant la porte par laquelle le général a disparu—Messieurs, méditons tous ce grand exemple, et disons-nous, comme dans la légende célèbre: Voilà comme nous serons dimanche prochain!

DANCOURT.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DE CHASSEUR.

Cependant la pluie tombait toujours!

Par la petite fenêtre du pavillon de chasse on apercevait à peine, comme au travers d'un fin treillis, la ligne indécise des futaies; plus près, c'étaient des labours noyés, des fossés remplis de boue jaune; au revers d'un talus, les meules gorgées rendaient l'eau.

Il y eut un moment de douloureux silence pendant lequel s'entendit plus distinctement le bruit des gouttes tambourinant sur la toiture et sur les vitres. Mais un fagot jeté par le garde en travers de la cheminée éclaira soudain l'étroit réduit. La gaîté revint. Des pipes furent bourrées. Et tandis que trois chiens balayaient à grands coups de queue, sur le sol en plâtre battu, des feuilles sèches et des brindilles tombées du fagot, trois chasseurs, les pieds au feu, et tout en regardant le léger brouillard qui montait de leurs fortes semelles, trois chasseurs se racontèrent des histoires de chasseurs.

...." Il m'est arrivé presque aussi fort, affirma le garde lorsque tout le monde eut parlé, et, si vous voulez me le permettre, je vous dirai en deux mots comment je tirai mon premier coup de fusil, avec une charge de 500 francs en louis d'or! Les rois n'en tirent pas souvent de pareils.

—Voyons ça?

—Vous allez me prendre pour un Gascon."

Des gestes expressifs témoignèrent combien un tel soupçon était loin de la pensée de tous, et le brave Gogu qui n'est pas Gascon, le sort l'ayant fait naître à Soisy-sur-Yvette, cala sa chaise, sourit dans sa moustache, et commença.

"J'avais alors douze ans, et ce jour-là, j'accompagnais le marquis. Brave homme, ce marquis: un peu maniaque, pas mal avare, bref! tout à fait d'ancien régime. Il habitait seul une espèce de tour restée debout par miracle au milieu des plâtras de l'ancien château. Mes parents étaient ses fermiers. Quand j'eus quitté l'école, il m'éleva aux fonctions de page; me faisant porter son carnier, graisser ses bottes et me payant en vieux habits.

On disait le marquis très riche. Tous les mois, régulièrement, le marquis allait à la ville, pour voir, disait-il, son homme d'affaires et toucher ses fonds. On mettait deux jours, c'était un voyage. Par exemple, je n'avais jamais vu le marquis rapporter de là, ni sac ni bourse; où diable fourrait-il son argent. La question des fonds m'intriguait.

Donc ce jour-là les fonds touchés, nous nous en revenions à travers bois, par le pavé, le marquis devant, moi derrière, lui sur son cheval, moi dans mes sabots, admirant un superbe fusil qu'il gardait constamment en bandoulière.

Déjà vicieux au point de vue des armes et de la chasse, j'aurais donné je ne sais quoi pour manier un peu ce fusil qui avait des dessins en argent sur le canon et une tête de sanglier sculptée sur la crosse. Mais le marquis ne quittait jamais son fusil, et les paysans disaient qu'il dormait avec. Si seulement j'avais pu entendre le bruit que ce beau fusil faisait en partant! Mais le marquis semblait avoir peur de s'en servir. Souvent, très souvent même, le pays était encore très giboyeux, nous rencontrions un lapin, des perdrix, des cailles; alors le marquis épaulait, ajustait....et ne tirait pas. J'avais beau me creuser la cervelle, je ne comprenais rien du tout à la conduite du marquis.

D'ordinaire on faisait le voyage, aller et retour, entre le lever et le coucher du soleil. Mais la fois dont il s'agit, le cheval s'étant déferré, nous nous trouvâmes à la nuit close juste à moitié chemin de la ville et du château. Les chouettes poussaient leurs cris dans le noir, le vent faisait remuer les branches; le marquis déclara la route peu sûre.—"Pourtant avec votre fusil, monsieur le marquis?

—Tais-toi, gamin, on a vu des voleurs qui volent les fusils." Il fut décidé que nous nous arrêterions au logis de la Grosse-Hôtesse chez un frère de ma mère, braconnier de son état, et qui, à ses moments perdus, tenait auberge pour les rouliers.

Vu le délabrement des chambres il fallut dormir à la cuisine, sous la cheminée le marquis dans un fauteuil, moi sur un escabeau.

Un peu passé minuit, mon oncle entra avec sa canardière et, me voyant les yeux ouverts: "Petit, veux-tu que je t'apprenne comment on tue un lièvre au gîte?" Si je voulais! seulement je n'avais pas de fusil et mon oncle n'en possédait pas de rechange.

"Prends celui du marquis, ça le dérouillera; j'ai de la poudre, nous rechargerons, personne ne s'apercevra de rien." La tentation était trop forte. le marquis ronflait, le fusil brillait, je pris le fusil.

Nous voilà sur la route, au clair de lune, puis dans un taillis, puis sur un étroit plateau garni d'un gazon ras où se dressaient des pieds de fougère.—"Attention! la bête est là..." La bête veillait apparemment; j'entendis des herbes s'agiter, je vis passer une vision cornue, nos deux coups de fusil partirent à la fois.—"Maladroit! dit mon oncle en ramassant le lièvre, tu seras cause de la mort d'un chêne! ta charge vient d'atteindre en plein ce baliveau." humilié, je n'osai rien dire: il me semblait bien pourtant avoir visé droit.

Le fusil rechargé avait repris sa place, et le lièvre tournait en broche quand, sur la pointe de huit heures, M. le marquis se réveilla:—"Fameux le lièvre!" disait le marquis en reniflant, l'œil mi-clos, et faisant claquer sa langue.

Je croyais tout sauvé lorsqu'on s'assit pour déjeuner. Malheureusement mon oncle, rendu bavard et familier par la bonne humeur du marquis, ne put s'empêcher de me taquiner un peu à l'apparition du rôti sur la table. Il recommença ses plaisanteries sur le chêne que j'avais tué, il raconta mon aventure....

—"Comment, sartibois! il a tiré? Il a tiré avec mon fusil!.... disait le marquis devenu tout pâle.

—Tiré et manqué, monsieur le marquis.

—Ah! le brigand, le révolutionnaire!... Mais il y avait vingt-cinq louis, vingt-cinq louis d'or, dans le canon, pardessus la charge!"

Voilà! le canon du fusil servait au bonhomme de bourse et de cachette pendant ses voyages, une bonne idée tout de même et qu'un imbécile n'aurait pas eue. En moins d'une seconde je devinai tout; je m'expliquai la gifle extraordinaire que m'avait donnée le recul, je me rappelai que, le coup partant, une grêle d'or m'avait paru s'éparpiller dans le clair de lune, et bien sûr désormais de la réalité de mon crime, je me sauvai du côté de la porte, résolu à laisser ma vie au fond du premier étang que je rencontrerais.

La voix de mon oncle me retint, mêlée à un cliquetis de louis d'or dégringolant sur de la faïence.

—"Reviens, petit, il n'y a pas de mal!"

Et il ajoutait en riant:

—"Appelez-moi mazette, monsieur le marquis, c'est lui décidément qui a touché le lièvre!"

Effectivement, continua le garde, le coup avait presque fait balle, et tous les louis furent retrouvés l'un après l'autre, en découpant le rôti, un peu enfumés, mais en bon état.

—Tous?

—L'arrière train en était farci, il y en avait entre les côtes, dans le gras du dos, deux s'étaient fourrés dans la tête.

—Retrouvés tous les vingt-cinq?

—N'exagérons rien! A dire la vraie vérité, il manqua un louis à l'appel, un seul dont on n'eut jamais de nouvelles, et que le marquis retint sur mes gages."

PAUL ARÈNE.

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Seules, les personnes qui, par goût ou par devoir de profession, suivent régulièrement les audiences de la police correctionnelle, peuvent avoir une juste idée de l'imagination qu'il faut aux voleurs et aux escrocs pour s'approprier le bien d'autrui. On comprend, en effet, que leurs moyens, révélés aux débats, perdent bientôt toute chance de réussite, et qu'il leur faut sans cesse les remplacer par de nouveaux, de plus en plus ingénieux et compliqués.

Le truc de Bouniot et Lacoque pour se procurer sans argent une paire de souliers, est-il de découverte récente? Pour sûr, la marchande de chaussures ne le connaissait pas; mais il y a de ces figures et de ces allures qu'on connaît tout de suite, et ce sont ces indices qui, en éveillant l'attention de la brave dame, ont perdu nos deux filous.

Celui-ci, dit-elle (en indiquant Bouniot), entre dans ma boutique en boitant, et me dit: "Madame, j'ai les pieds criblés de cors et d'œils de perdrix; je viens d'acheter à l'autre bout de Paris les souliers que j'ai aux pieds; ils sont trop étroits et je souffre comme un possédé; je ne pourrais jamais retourner à pied aussi loin pour les changer; si vous voulez me les prendre comme d'occasion contre une paire de plus larges, je vous paierai la différence." Je lui réponds: "Nous n'achetons pas de souliers d'occasion." Alors, qu'il me dit: "Vous ne pourriez pas me les élargir?" Je lui réponds que ça ne se pouvait pas. Là dessus il regarde un tableau qui était dans la boutique et il me dit: Tiens! c'est saint Crépin, ça?" Je lui réponds: "Non, c'est ma tante" (rires).

M. le président—Passez tous ces détails.

Le témoin.—Ah! je vais vous dire; c'est parce que tout ça, c'était pour me faire causer vu qu'il y avait à la porte un autre filou de sa société et que c'était un coup monté pour que je ne puisse pas faire attention à l'autre filou, même que monsieur se mit, là dessus, à me parler des élections, de l'exposition électrique, des andouilles de Troyes, de la guerre d'Afrique, est ce que je sais tout ce qu'il m'a dit! que, même, il se plaçait toujours devant moi, quand il voyait que je regardais du côté de la rue où était son ami qui tripotait la marchandise. Si bien que je cours à la porte et je vois tout de suite, une paire de souliers de moins, dont l'individu en blouse faisait celle de s'en aller bien tranquillement, tout de même d'un air drôle. Alors, voyant qu'il avait son bras plié et appuyé sur son ventre, comme pour retenir quelque chose sous sa blouse, je lui dis: Vous m'avez volé une paire de souliers! dont je tâte, ça en était. A ce moment, celui qui avait les cors accourt et, en arrachant de force les souliers, je lui en envoie un dans le nez; c'est donc de là que j'ai appelé des sergents de ville.

Bouniot, interrogé, répond qu'il n'a rien volé et que les affaires de Lacoque ne le regardent pas.

M. le président.—Et vous, Lacoque, qu'avez vous à dire?

Lacoque.—J'ai à dire que je croyais que c'était les souliers de Bouniot qu'il avait changés.

M. le président.—Mais vous les avez décrochés de l'étalage.

Lacoque.—Eh bien! je vous dis...

M. le président.—Vous dites, quoi?

Lacoque.—Je vas vous expliquer; c'est bien clair: Bouniot a des cors, pas vrai? c'est facile à voir; qu'on nomme un expert pédicure. Bon! il entre chez un marchand de souliers, dont moi, je l'attendais à la porte... j'ai pas besoin d'entrer, n'est-ce pas? c'est pas moi qui a les cors. Bon! vous allez voir, c'est clair comme le jour. Alors, il marchande un échange; pendant ce temps-là, j'achetais des pommes de terre frites pour deux sous à une marchande que, même, je l'ai reconnue comme étant une payse et que, par un drôle de hasard, elle connaissait ma famille.

M. le président.—Oui, enfin vous allez nous parler de tout, excepté de ce dont il s'agit.

Lacoque.—C'était pour vous prouver; eh bien, voilà! je vous dis: Bouniot a des cors, pas vrai?

M. le président.—Voyons, répondez: pourquoi avez vous mis les souliers sous votre blouse?

Lacoque.—Eh bien, comme je vous dis; c'est facile que je pouvais les prendre pour ceux de Bouniot, qu'il avait changés, du moment qu'étant à manger des pommes de terre frites pendant qu'il marchandait son échange, c'est une chose toute naturelle et d'autant plus vraie que je vous ai donné cette franche explication qui est très claire, devant Dieu et devant les hommes.

Bouniot.—C'est un fait réel que j'ai des cors.

Lacoque.—Ça, je peux lever la main qu'il a des cors.

La marchande.—Laissez donc, vous n'avez pas de cors.

Lacoque.—Si, il a des cors.

Bouniot.—Je peux le prouver que j'ai des cors.

Les deux filous ont été condamnés chacun à un an de prison, malgré l'esprit de corps apporté au service de leur cause.

Echo des élections:

Un candidat, après forces réclames, réunions publiques, affiches et manifestes, était parvenu à réunir, le jour du scrutin, 29 voix!

Le lendemain il adresse, par la voie des journaux, une lettre de remerciements aux électeurs qui avaient bien voté pour lui, et en signe de reconnaissance les invite à un banquet, pour le dimanche suivant, cinq heures.

A l'heure dite, on comptait quatre mille électeurs à la porte du blackboulé.

L'éclairage de la place du Carrousel.—Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que la place du Carrousel allait être éclairée à la lumière électrique, et ce, à la grande satisfaction des piétons qui, chaque soir, risquaient de se faire écraser en traversant cette immense place obscure, constamment sillonnée de voitures, surtout depuis que le service actif des postes y est installé.

Les candélabres électriques ont été mis en place depuis hier; ce sont de magnifiques pièces bronzées, hautes de cinq à six mètres.

Il y en a six de chaque côté de la place; désormais on y verra clair le soir comme en plein jour.

VARIA.

Montreuil-les-Pêches est en ce moment dans toute sa gloire. Il n'y a que nous autres Parisiens pour négliger d'aller voir ces espaliers se prolongeant à perte de vue et chargés de fruits merveilleux. Les étrangers sont plus avisés que nous. A cette époque de l'année, ils affluent à Montreuil et visitent les belles cultures avec une curiosité extrême. Voici, à ce propos, ce qu'on raconte sur l'origine de la charmante industrie dont Montreuil est si justement fier.

C'était en 1743, après le combat de Dettingue, où la fougue indisciplinée du duc de Grammont fit perdre le fruit des belles dispositions prises par le maréchal de Noailles. Le roi d'Angleterre dîna sur le champ de bataille et se retira ensuite, sans même se donner le temps d'enlever tous les blessés dont il laissa environ six cents, que lord Stair recommanda à la générosité du maréchal de Noailles. Les Français les recueillirent comme des compatriotes; les Anglais et eux se traitaient en peuples qui se respectaient. Les deux généraux s'écrivirent des lettres qui font voir jusqu'à quel point on peut pousser la politesse et l'humanité au milieu des horreurs de la guerre.

Le duc de Cumberland surtout fit un acte de générosité véritablement charmant. Un mousquetaire, nommé Girardot, blessé dangereusement avait été porté près de sa tente; on manquait de chirurgiens assez occupés ailleurs. On allait panser le prince à qui une balle avait percé la jambe: "Commencez, dit ce prince, par soulager cet officier français, il est plus blessé que moi, il manquerait de secours et je n'en manquerai pas." Girardot se rétablit entièrement, mais néanmoins il quitta le service après y avoir dissipé presque toute sa fortune.

Retiré dans un petit fief de trois hectares environ qu'il possédait encore à Bagnolet et à Malassise, près de Montreuil, il imagina de diviser cet emplacement par des murs parallèles éloignés de huit mètres et surmontés de chaperons mobiles; puis de couvrir tous les murs de pêchers en espalier. Ainsi divisé, son terrain forma soixante dix-sept jardins. Les succès, dans sa nouvelle profession, dépassèrent bientôt toute espérance. Il parvenait à se procurer des fruits quand il n'y en avait point ailleurs ou à les obtenir meilleurs, plus beaux et surtout plus hâtifs. A une fête donnée par la ville de Paris dans la saison des pêches et dans une année où elles avaient manqué partout excepté chez Girardot, on lui en acheta trois mille qui furent payées un écu pièce.

Tous les ans il allait à Versailles en présenter au roi. Ses jardins, qui lui rapportaient, année commune, de trente à quarante mille francs, étaient devenus un but de promenade et de parties de plaisir. On venait y admirer la beauté des espaliers et manger des pêches. Parfois on comptait jusqu'à cinquante et soixante carrosses à la porte. L'auteur de l'article qui est consacré à Girardot dans la Biographie universelle se rappelait avec émotion avoir vu en 1780 l'intrépide mousquetaire devenu un modeste cultivateur et avoir été reçu par lui dans ses jardins. Aussi simple qu'affable, rempli de distinction dans ses manières, encore droit et de haute stature, ce vieillard respectable ne pouvait saluer les personnes qui le visitaient sans montrer les deux cicatrices, témoignage de sa bravoure et de la générosité du duc de Cumberland.

Cependant les résultats obtenus par Girardot attirèrent l'attention des cultivateurs voisins, placés dans les mêmes conditions de sol et d'exposition. Aussi vit-on peu à peu se former un grand nombre de jardins pareils aux siens.

Telle est l'origine de la culture particulière du pêcher, qui est pour beaucoup Montreuil, appelé de là Montreuil-aux-Pêches, et qui se répandit ensuite dans les autres parties de la France. Girardot mourut à Corbeil vers la fin du siècle dernier.

Les chiens errants.

Quand, la nuit, bien blotti dans votre tiède "dodo", vous entendez au dehors la pluie tomber à seaux et la rafale ébranler les persiennes, et que vous jouissez de tous les bonheurs qu'assure le voluptueux [illegible], avez vous pensé aux chiens errants sans souper et sans gîte?

Vous êtes-vous jamais représenté les chats, ces prodiges de propreté, cherchant un refuge contre la boue, l'immonde boue parisienne, qui prend plaisir à se liquéfier de plus en plus, pour pouvoir s'étendre davantage et mieux accomplir son œuvre souillée?

Les avez-vous vu ces malheureux félins, pourchassés de gouttière en gouttière et grelottants, le poil mouillé et la queue entre leurs jambes, cherchant de leur œil inquiet, de leur grand œil à la mystérieuse phosphorescence, une lucarne entrebâillée ou un soupirail secourable?

Vous n'y avez pas pensé, n'est-ce pas? Eh bien, ni moi non plus.

Mais un homme est venu. J'ignore son nom, sa naissance, mais il doit avoir une belle âme, j'en suis persuadé sans pourtant l'avoir jamais vue.

Cet homme vertueux a pensé que dans notre société civilisée, il y avait une lacune à combler.

L'homme vertueux a comblé la lacune, il s'est fait le Vincent de Paule des chiens errants ou abandonnés.

L'être à deux pattes, ou si vous aimez mieux l'homme a l'asile de nuit qui offre une soupe à celui qui a faim et un lit à celui qui a les pieds fatigués par la "vadrouille" de l'existence. Mais le chien, ce fidèle ami à quatre pattes, et qui, par conséquent a deux pieds, je veux dire deux pattes en plus à faire, n'a souvent qu'une pierre pour lui servir d'oreiller.

Il ne s'agit pas ici des levrettes en paletot, des chiens qui portent des faux-cols ou des bretelles, mais du chien bohème, du chien misanthrope, du chien artiste et indépendant. Et pourquoi pas indépendant? Qui sait si l'os du tas d'ordures ne paraît pas meilleur à ce bohème que la côtelette que son congénère le "pug" ou le "havanais" achète par sa servilité et ses basses complaisances?

L'homme vertueux dont nous parlons a, paraît-il, mis à la disposition de messieurs les chiens errants un vaste terrain qui leur servira d'asile.

Il ne leur demandera pas leurs papiers; la misère sera leur seul passe-port. Je ne doute pas que les chiens parisiens n'apprennent vite le chemin de l'asile canin qui ne leur offrira pas au moins les désolantes perspectives de la fourrière.

Mais je crains que les chiens, fiers de voir qu'on s'occupe d'eux, ne lèvent parfois la patte sur le pauvre homme couché près d'une borne.

Quant à moi, avant d'applaudir à la généreuse initiative du protecteur des chiens, je veux être sûr qu'à côté de moi il n'y a pas de malheureux qui puissent m'entendre.

On lit dans le *Siècle*:

A l'occasion de la catastrophe de Charenton, il a été publié diverses statistiques des accidents de chemins de fer. Nous croyons utile de présenter à cet égard quelques chiffres résultant d'investigations qui méritent créance.

Il a été établi en France, en Angleterre et en Belgique des relevés portant sur de longues périodes.

Voici, pour une époque où l'industrie des chemins de fer était presque à son début, les faits qui ont été constatés:

Périodes	Voyageurs 1 tué sur	Voyageurs 1 blessé sur
1835 à 1854..France	1,955,555	496,551
1840 à 1855..Angleterre	5,256,290	311,345
1835 à 1848..Belgique	8,861,804	2,000,000

D'après ces chiffres et pour les époques recensées, la sécurité la plus grande s'est rencontrée en Belgique, l'Angleterre venait en second rang et la France en troisième. Mais il importe de remarquer que les périodes mises en parallèle ne sont pas égales. Pour la France, la statistique porte sur une durée plus longue que pour l'Angleterre et la Belgique.

On a opéré des recensements pour une époque plus récente; ils comprennent pour la France, l'Angleterre et la Belgique une même durée de dix années, de 1859 à 1869. Voici les chiffres:

	Voyageurs 1 tué sur	Voyageurs 1 blessé sur
France	13 323,014	673,927
Angleterre	15,229,073	407,260
Belgique	13,000,033	1,793,108

Pour ces dix années, les morts les plus nombreuses ont été constatées en Belgique, et c'est en Angleterre qu'il y a eu le plus de blessés.

Enfin la statistique des sept années de 1872 à 1879 a fait ressortir les résultats qui suivent, s'appliquant seulement aux morts:

	Voyageurs 1 tué sur
France	27,879,000
Angleterre	13,423,000
Belgique	25,289,421

Ainsi, de 1872 à 1879, la plus forte mortalité s'est produite sur les chemins de fer anglais. Venaient ensuite les lignes belges, enfin les chemins de fer français où l'on comptait un décès contre plus deux décès en Angleterre.

Avant l'établissement des chemins de fer, la statistique donnait en France, pour les messageries, 1 tué sur 355,000 voyageurs et 1 blessé sur 30,000.

Dentistes

FRÉDÉRIC SAHUQUÉ & FILS ont l'honneur d'annoncer à leur nombreuse clientèle qu'ils ont transféré leur dentisterie, rue Royale 111, en face de l'Hôtel St-Louis. 2oct—1an—D m Mer Ven.

C. E. KELLS & M. VIET, CHIRURGIENS-DENTISTES. No 19 rue Dauphine immédiatement après [illegible] l'angle de la rue [illegible]. Opérations de tout genre dans le ressort de leur art. Pose de palais artificiels.

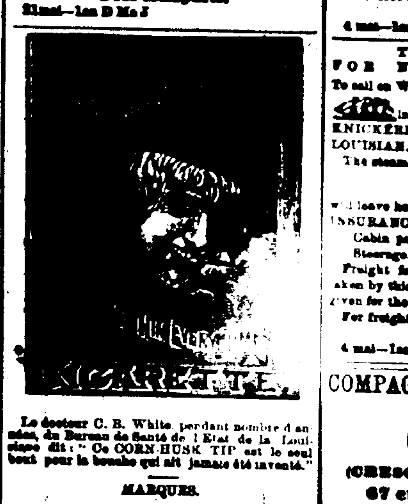
AVIS. Le Dr GEORGE P. MALONEY informe respectueusement ses nombreux amis et clients qu'il n'a pas de successeur en cette ville, mais qu'ils peuvent le trouver à toute heure à son quartier-général qu'il occupe depuis nombre d'années.

N.B.—Les opérations dentaires de première classe, comprenant toutes les dernières améliorations de l'art, sont exécutées à des prix [illegible]. Les anesthésiques sûrs en usage par la profession de médecine sont administrés. Afin d'être agréable aux personnes qui ont besoin de travaux dentaires mécaniques et qui ont peu de temps, je me suis assuré les services d'un des professeurs les plus compétents de la profession au Sud, pour m'aider.

GEORGE P. MALONEY, D. D. S. Nlle-Orléans, 150 rue du Canal, entre Carondelet et Baronne. 18 sept—

EXCELSIOR. Dr. J. H. MALONEY, Dentiste, SALONS, 110 rue du Canal, près St Charles, et coin des rues Joséphine et Camp. Jolies Dents artificielles faites à moitié meilleur marché qu'ailleurs. Orifications des dents sans douleur; travail garanti comme excellent; extraction des dents sans souffrance. Consultez vos intérêts en venant examiner les spécimens de son travail et les médailles qu'il lui ont valu. Vieux râtelier accepté en échange et comme paiement partiel de dents. Travail exécuté à très bas prix. Ne vous trompez pas d'adresse. Pose de dents......$7 00. Sept—1an

JOSEPH BAUER, DENTISTE, 130 - - - Esplanade - - - 130 Près Rempart. 31mai—1an D Me J



Le docteur C. B. White pendant nombre d'années au Bureau de Santé de l'Etat de la Louisiane dit: "Ce CORN-HUSK TIP est le seul bout pour la bouche qui ait jamais été inventé."

MARQUES. Little Brown Jug, La Belle Périque, Pocahontas, My Uncle Toby, Pelican. A vendre par tous les marchands. BOVEE & ADAMS, Fabricants, 79 & 81 rue Gravier, Nlle-Orléans. 31 juil—

Brasseries.

Marais Street Steam Brewery. H. F. STURCKEN, 90, 92, 94 et 96 RUE MARAIS, Entre Conti et St-Louis. 1er fév—81.1 an.DMJ

PELICAN STEAM BREWERY, EUGENE ERATH, 383.....RUE VILLERE.....383 Entre Esplanade et Chemin du Bayou. 11 jan—81, 1anDMenJ

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE. ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE. Les magnifiques navires de cette ligne favorite pour le continent (cabines pourvues de sonnettes électriques) partiront de la jetée n. 42 de la rivière du Nord, au pied de Morton street, comme suit:

FRANCE, Trudelle, mercredi, 5 oct.
CANADA, Frangeul, mercredi, 12 oct
PEREIRE, Delaplane, mercredi, 19 octobre.

Prix du passage pour le Havre. Première cabine (vin compris)...$100 et $120. Deuxième classe...$60. BILLETS ALLER ET RETOUR A PRIX REDUITS. Entrepont, $26, avec aménagement supérieur, comprenant vin, literie et ustensiles. Pour fret et passage, s'adresser à L. GRAND, Agent, Gallier Court, lettre E, Nouvelle-Orléans. 4mai—1an

Service entre Marseille et la Nouvelle-Orléans via Havane et Vera Cruz, avec retour direct sur le Havre. Ce service mensuel sera desservi par les paquebots ci-après:

FLACHAT....Capt. Lahaly
LE CHATELIER....[illegible]
ALEXANDRE BIXIO....[illegible]
FOURNEL....[illegible]

partiront de Marseille le 20 de chaque mois et de la Nouvelle-Orléans vers le 15. Pour fret, s'adresser à L. GRAND, Agent, Lettre E. Cour Gallier.

Ligne Régulière pour Bordeaux. COMPAGNIE BORDELAISE DE NAVIGATION A VAPEUR. Les steamers suivants partiront de New York directement pour Bordeaux: CHATEAU LAFITE, 4,000 tonneaux, 1er sept; CHATEAU LEOVILLE, 4,000 tonneaux 21 oct. Prix du passage, première cabine $80 et $100, Entrepont $24, y compris le vin. Pour plus amples détails, s'adresser à FUNCH, EDYE & CO., 27 South William street, Agents généraux, ou F. LE BOULANGER, 46 Beaver Street, L'Agent général des passagers. 1sep—1m

Lloyd de l'Allemagne du Nord. STEAMERS ENTRE BREME ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE. Ces steamers font escale, en venant ici, au Havre et à la Havane, et, en allant en Europe, à la Havane et à Southampton. Les steamers du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD recommenceront leur service dans l'automne prochain, comme suit:

	Pour Brême.	Pour Nlle-Orléans
Kronprinz	14 sept.	Vers le—
Hohenzollern	5 oct.	Vers le—
Kaiser	26 oct.	Vers le—
Frankfurt	6 nov.	Vers le—
Hohenzollern	4 déc.	Vers le—

PRIX DU PASSAGE: De Brême, Southampton ou le Havre à la Havane ou à la Nouvelle-Orléans: Chambre...$150 | Entrepont...$38. De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Havre ou Brême: Chambre...$150 | Entrepont...$45. De la Nouvelle-Orléans à la Havane: Chambre...$50 | Entrepont...$15. Pour les enfants au-dessous de 10 ans, moitié prix. Pour les enfants au-dessous de 1 an, gratis. N. B. Notre agent pour le Texas, M. J. Wolde, à Houston, est autorisé à délivrer des passages d'entrepont aux conditions suivantes: Brême à Galveston....$44 00; Brême à Indianola....47 50. La compagnie se réserve le droit de changer la route des steamers, leurs jours de départs comme les prix du passage. Les consignataires vendent des billets de passage de Brême, Southampton ou le Havre à la Nouvelle-Orléans. Aussi de et pour New York et des ports européens ci-dessus. Pour plus de détails, s'adresser à [illegible] & CO., Agents. No. 42 de la rue de l'Union.

LIGNE CROMWELL. POUR NEW-YORK DIRECTEMENT. Partant MERCREDI, 11 oct, à 8 h. A M. Cette ligne se compose des steamers suivants: KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS. Le steamer LOUISIANA, Capt. Gager. Partira de son quai, au pied de la rue Toulouse. ASSURANCE PAR CETTE LIGNE 1/2 P. cent. Passage—Cabine....$40; Entrepont....20. Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour Liverpool, Brême et le Havre. Pour fret ou passage, s'adresser à ALFRED MOULTON, Rue Carondelet No 41. 4 mai—1an

THE CROMWELL LINE. FOR NEW-YORK DIRECT. To sail on WEDNESDAY, Oct. 11, at 8 A. M. This line is composed of the following steamships: KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA, NEW ORLEANS. The steamship LOUISIANA, Capt. Gager will leave her wharf, foot of Toulouse street. INSURANCE BY THIS LINE 1/2 PER CENT. Cabin passage....$40; Steerage....20. Freight for Liverpool, Bremen, and Havre taken by this line, and through bills of lading given for the same. For freight or passage apply to ALFRED MOULTON, 41 Carondelet street. 4 mai—1an

COMPAGNIE D'ASSURANCE —DU— CROISSANT, (CRESCENT INSURANCE CO.) 67 et 69, rue du Camp, NOUVELLE-ORLEANS. Organisée en 1849. Réorganisée en 1880. CAPITAL EN ARGENT...$400,000. Sollicite des Risques d'incendie, de Rivière et de Marine. W. R. LYMAN....Président. S. B. NEWMAN....Vice-Président. CHAS. E. RICE....Secrétaire. Directeurs: Samuel B. Newman, Thomas A. Adams, Joseph Bowling, S. Hernsheim, Geo W. Sentell, P. R. Mortimer, Reuben G. Bush, Edward Hails, W. W. Swain, A. H. Steward, U. Marinoni, Chas. H. Dolson, B. P. Grigsby, Wm A. Phelps, Ferd. Marks, R. K. Adams, Samuel H. Kennedy, Victor Meyer, Edward J. Gay, AM. Moulton, Wm. B. Conger, John M. Parker, George Martin, Harry L. Fisk, J. J. Ross, Lucien Delery, Louis Pradee, Charles Newman, S. O. Coulon, John Calder, Wm. R. Lyman. 10 juil—1 an VAO.

Mme BONGNO, sage-femme, et médecin pour dames, 180 St Louis et 101 Bourgogne. Elle se recommande pour toutes les maladies de femmes et comme sage-femme. Elle promet une guérison assurée pour toutes les maladies, telles que douleur à la matrice, conditions difficiles chez les enfants, les vers chez les femmes et les enfants, les plaies aux jambes. Chambres pour les dames sur le point d'accoucher, avec un bon traitement et à des prix en rapport avec les temps. Visible à toute heure. Exerçant sa profession depuis 25 ans, elle se recommande au public. 16 déc—1 an

CHEMINS DE FER

Star and Crescent Route. VOIE FERRÉE —ENTRE— La Nlle-Orléans et Houston, —COMPOSÉE— DU CHEMIN DE FER MORGAN LOUISIANE ET TEXAS, CHEMIN DE FER DE L'OUEST DE LA LOUISIANE, CHEMIN DE FER DU TEXAS ET DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

DÉPARTS. Nlle Orléans à (midi) 12; Houston 0 30 P. M. — ARRIVÉES. A Houston 6:50 A. M; Nlle-Orléans 4 25 P. M.

Chars dortoirs entre la Nlle-Orléans et San Antonio. Jonctions à Houston avec tous les chemins de fer de l'endroit. Durée du voyage à Galveston par cette voie, 23 HEURES. Billets à vendre et chars dortoirs à retenir tous les jours au bureau, au coin des rues Magazine et Natchez. C. A. WHITNEY & CIE., Directeurs. 11mai—1an

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAILROAD. La route la plus courte et la plus rapide à toutes les villes de l'Est. ALLANT SANS CHANGEMENT JUSQU'A NASHVILLE, LOUISVILLE, LYNCHBURG, WASHINGTON, CINCINNATI, COLOMBUS, O., ET ST. LOUIS. TRAINS COMPLETS DE LA NOUVELLE ORLEANS A LOUISVILLE.

	Départ.	Arrivée.
Express	7:02 a. m.	10:02 p. m.
Coast accommodation	3:32 p. m.	9:12 a. m.
Malle rapide	5.00 p. m.	10:02 a. m.

UN SEUL CHANGEMENT DE CARS JUSQU'AUX VILLES DU NORD ET DE L'EST. Bureau des billets, coin St Charles et Commune, J. W. SMITH, agent de tickets, où l'on peut s'assurer d'avance des places dans les sleeping cars. C P. ATMORE, Agent général pour les passagers; J. H. SMITH, Agent pour les billets; J. T. HARAHAN, Surintendant. 13 mai—

LOUISVILLE AND NASHVILLE RAILROAD. Shortest and Quickest Route to all Eastern Cities. THROUGH WITHOUT CHANGE TO NASHVILLE, LOUISVILLE, LYNCHBURG, WASHINGTON, CINCINNATI, COLUMBUS O AND ST. LOUIS. ENTIRE TRAINS THROUGH FROM NEW-ORLEANS TO LOUISVILLE.

	Leave.	Arrive.
Express	7:02 a. m.	10:02 p. m.
Coast Accomodation	3:32 p. m.	9:12 a. m.
Fast Mail	5:00 p. m.	10:02 a. m.

ONLY ONE CHANGE OF CARS TO NORTHERN AND EASTERN CITIES. Ticket office, corner St Charles and Common streets, J. H. SMITH, Ticket Agent, where Sleeping Car accommodations may be secured in advance. C. P. ATMORE, General Passenger Agent; J. H. SMITH, Ticket Agent; J. T. HARAHAN, Superintendent. 13 mai—

Chemin de Fer Pontchartrain. Dépôt à l'extrémité de la rue du Canal. Station à l'extrémité de la rue des Champs-Elysées, près la levée, 3me District. Excursions au Lac, aller et retour le même jour 15 cts, pour les enfants au dessous de douze ans, 10 cts. Prix du trajet jusqu'à Gentilly, aller et retour, 15 cts. Les convois partiront du pied de la rue du Canal à 4:27 a. m.; 9:32 a. m.; 1 p. m.; 4:02 p. m.; 6 p. m. Ils partiront de Milneburg à 5:02 a. m.; 8:15 a. m.; 11:00 a. m.; 3:22 p. m.; 5.12 p. m.; 7.12 p. m. Le train partant de Milneburg à 5.02 a. m. va seulement jusqu'à la jonction Pontchartrain. Au retour il quitte la jonction Pontchartrain à 6:00 a. m. Les départs se feront d'après les heures de la ville. 17 fév— J. T. HARAHAN, Président

Great Jackson Route. Chicago, St. Louis & New Orleans R. R. The Standard gauge trunk line between the North and the South. The ONLY LINE running PULLMAN PALACE SLEEPING CARS THROUGH from NEW ORLEANS TO CINCINNATI, ST. LOUIS AND CHICAGO, WITHOUT CHANGE of tracks. ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES. The ONLY DIRECT ROUTE to ST. LOUIS, CHICAGO, and ALL POINTS NORTH AND WEST. Many miles shorter, and many hours quicker than any other line. DOUBLE DAILY TRAINS leave and arrive at Calliope Street Depot, as follows:

LEAVE	ARRIVE
Express No 1..7:40 A.M	Mail No 2...7:15 A.M.
Mail No 3...5:00 P.M	Express No 4 11 15 A.M
Mixed No 13..12:00 M	Mixed No 14..9.00 P.M

Nos 1, 2, 3 and 4 run daily—Nos 13 and 14 daily, except Sunday. Ticket office, 22 Camp street, corner Common; A. D. SHELDON, Ticket Agent. J. W. COLEMAN, Acting Gen. Pass. Agent.

Grande Route de Jackson. Chicago, St. Louis & New Orleans R. R. LIGNE "STANDARD GAUGE" ENTRE LE NORD ET LE SUD. L'UNIQUE LIGNE faisant usage DES WAGONS DORTOIRS PULLMAN de la NLLE ORLEANS JUSQU'A CINCINNATI, ST. LOUIS ET CHICAGO, sans changement de tracks. UN CHANGEMENT SEULEMENT JUSQU'A NEW YORK ET LES VILLES DE L'EST. L'UNIQUE ROUTE DIRECTE pour ST. LOUIS, CHICAGO et TOUS LES POINTS DU NORD ET DE L'OUEST. Plusieurs milles plus courte et plusieurs heures plus rapide que les autres lignes. DOUBLE TRAINS QUOTIDIENS qui partent et arrivent à la gare de la rue Calliope comme suit:

DEPART	ARRIVEE
Express No 1..7:40 A.M	Malle No 2..7:15 A. M.
Malle No 3....5:00 P.M	Exp No 4. 11:15 A. M.
Mixed No 13..12:00 M	Mixed No 14. 9.00 P.M.

Nos 1, 2, 3 et 4 partent tous les jours—Nos 13 et 14 partent tous les jours, excepté le dimanche. Bureau des Billets, 22 rue du Camp, coin Commune. A. D. SHELDON, Agent de Tickets. J. W. COLEMAN, Agt't Agent Gén. des Pass.

GRAND CHEMIN DE FER. Portant la malle des Etats-Unis entre la Nlle Orléans, la Louisiane occidentale et le Texas. LE FERRY partira du pied de la rue des Champs Elysées tous les jours, à HUIT HEURES A. M., et se reliera au CONVOI DES PASSAGERS qui part d'Alger à 8 h. 25 A. M. Le fret pour tous les points du Bayou Lafourche, entre Lobdellsville et Lockport, sera transporté aux taux de bateaux à vapeur pour toute la route. Le taux du fret, pour les points sur l'Atchafalaya et le Tèche, au-delà de Morgan City, est réduit pour le moment. Des contrats spéciaux pour fret sur marchandises expédiées pour ces points devront être faits, avant l'expédition avec Thos A. Stephens, agent général, au pied de la rue Ste-Anne. Le fret pour tous les points doit être payé d'avance. Comme avantage spécial à nos clients réguliers, des taux spéciaux, sous forme de billets de "commutation" seront accordés à ceux qui en expédieront par ce chemin de fer. Afin que le fret soit promptement expédié il doit être délivré avant 2 heures; le fret reçu après cette heure partira par les trains suivants. Billets "commutation"—500 milles pour $15.—Ces billets ne sont émis qu'en faveur des personnes à qui la compagnie juge convenable de les donner. GEO. PANDELY, Surintendant. Pour fret et passage s'adresser au coin des rues Natchez et Magazine. Il ne sera point reçu de fret après 5 heures. CHAS. A. WHITNEY & CO. Agents. A la station Terrebonne le chemin se relie au chemin d'embranchement de Thibodeaux, allant à Thibodeaux et Houma.

J. B. JUNQUA,

Nos. 27, 29 et 31 RUE BIENVILLE, près Decatur, Nouvelle-Orléans. NEGOCIANT-COMMISSIONNAIRE et IMPORTATEUR DE Eaux-de-Vie, Vins, Conserves, Huiles ET LIQUEURS ETRANGERES. Seul agent pour la vente du célèbre COGNAC FINE CHAMPAGNE de Henri Mounier et fabricant D'Eau de Seltz, d'Eaux Minérales et de Sirops de Fruits de choix. 1er sept—6m

WASHBURN,

Salons de Photographie et Galerie d'Art. 109 RUE DU CANAL, NOUVELLE-ORLEANS, LNE. Le plus grand et le plus bel établissement de Photographie des Etats Unis. Une invitation cordiale est faite au public pour le venir visiter. Le travail exécuté en cet établissement est supérieur à tout ce qui se fait au Sud et égal sous tous les rapports à celui des célèbres galeries de New York, Paris et Berlin. Un studio additionnel récemment érigé sur le toit de notre bâtisse, nous met à même de remplir les ordres de copier ou d'agrandir les portraits dans de brefs délais. Les peintres de portraits peuvent avoir l'usage de notre Grand Camera Argent, pour faire des croquis ou des dessins. AGRANDISSEMENTS FAITS POUR LE COMMERCE. PRIX TRÈS MODÉRÉS. WASHBURN, Artiste Photographe—109 rue du Canal, N. O. 12juin—

PHARMACIE DUOONGE.

30—RUE DE CHARTRES—30. NOUVELLE-ORLEANS. A. CARROUCHE, SUCCESSEUR. Les personnes de la ville et de la campagne trouveront à cette ancienne pharmacie si favorablement connue un assortiment complet de: MÉDICAMENTS PATENTÉS FRANÇAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PEINTURES, PARFUMERIES, en un mot, tout ce qui constitue généralement un établissement de premier ordre. M. Carrouche reçoit directement de Paris tous les médicaments patentés dont nous donnons chaque jour l'énumération complète dans une autre colonne. La maison sollicite des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec exactitude. Dépôt du Sirop pectoral balsamique de Duconge. Agence pour la vente du Willett's Dysentery Remedy. 1 sept 80—1 an

VAPEURS.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg. Départ les SAMEDIS, à 5 h. P. M. Pour Vicksburg, Davis Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires. Le bateau à vapeur NATCHEZ, T. P. Leathers, Capitaine, J. S. Muse, Commis. Se reliant, à Vicksburg à la ligne Parlant pour les rivières Yazoo, Tallahatchie, et à la ligne Anchor pour Memphis, Caire et St.-Louis. Le capitaine se réserve le droit de passer tous les débarcadères qu'il jugera convenable. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à JOHN JANNEY, 106 rue Commune. On signe des connaissements pour les stations sur le Vicksburg, Shreveport and Pacific Rail road au même taux que les autres bateaux. 11 sept—

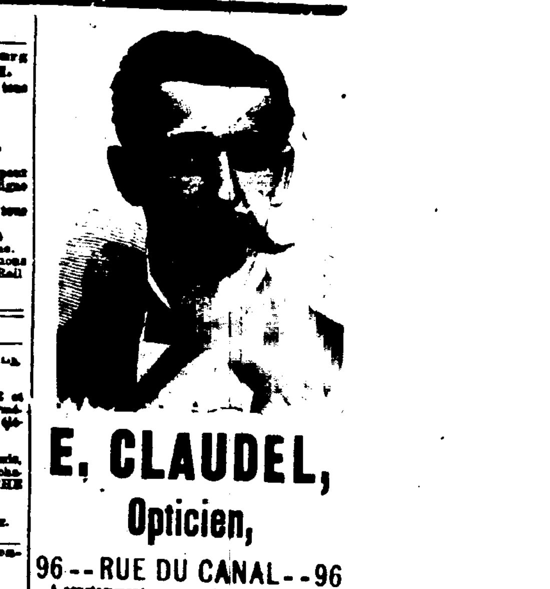
LAFOURCHE. 2 fois par semaine pour DONALDSONVILLE, Partant MARDI à 11 a. m., et JEUDI et SAMEDI à 12 m. Pour DONALDSONVILLE et tous les débarcadères intermédiaires. Le bateau neuf et élégant à passagers [illegible] ASSUMPTION. P. A. Charlet, capt. M. H. Landry, commis, partira comme ci-dessus, descendant la côte chaque MERCREDI, VENDREDI et DIMANCHE au point du jour. Pour fret ou passage s'adresser à bord, ou à B. RIVET, No 105 rue Décatur. 20 oct—

Ligne semi-hebdomadaire indépendante de la côte, Donaldsonville et Lafourche. Part tous les MARDIS et VENDREDIS, à 5 P. M. faisant des atterrissages tout le long de la côte des mardis allant jusqu'à Bayou Goula. Le beau bateau à vapeur STE-MARIE. MAX BLANCHARD, maître. J. P. McELROY commis. Part régulièrement comme il est indiqué plus haut descendant la côte tous les JEUDIS et SAMEDIS. Pour fret ou passage, s'adresser à bord ou à W. R. GREATHOUSE, 44 rue Decatur. 12 sept—3m

Mandeville et Covington. STEAMER DE LA MALLE DES ETATS-UNIS NEW CAMELIA. Arrangement a été, commençant le 1er mai 1881. Laissera Milneburg à l'arrivée des trains du Mobile Passenger Depot, à la tête de la rue Canal. TRAINS. Lundis et Jeudis, pour Mandeville Lewisburg, Madisonville, Old Landing..1 p. m. Mardi, Vendredi et Samedi, pour Mandeville, Lewisburg et Madisonville, allant le samedi jusqu'à Old Landing....4 p. m. EXCURSIONS: Mercredis pour Mandeville et Old Landing....8 a. m. Dimanche, pour Mandeville et Old Landing....7 a. m. Mercredis, pour Mandeville et Madisonville....6 p. m. Dimanche, directement pour Madisonville....6 p. m. RETOUR: Laissera Madisonville lundis, mercredis, jeudis et samedis....5 a. m. Laissera Old Landing, mardis et vendredis....6 a. m. Laissera Old Landing. Excursions de mercredi et dimanche....2 p. m. Passage, chaque voyage, $1. Pour les jours d'excursion, aller et retour, $1. Enfants, moitié prix. Fret reçu tous les jours au dépôt de Louisville & Nashville à la tête de la rue Girod. W. G. COYLE, Agent, 33 rue Carondelet. 27 oct—

Santé c'est Fortune! TRAITEMENT DU Dr. E C. WEST pour les nerfs et le cerveau: un spécifique pour l'Hystérie, la Torpeur, les Convulsions, les Migraines nerveuses, Affaiblissements des facultés intellectuelles, Perte de mémoire, Spermatorrhée, Impotence, Emissions involontaires, Vieillesse prématurée causée par un excès de travail, Abus de soi-même, Excès qui amènent à la misère, à la débilité et à la mort. Une boîte guérira tout cas récent. Chaque boîte contient le traitement d'un mois. Une piastre la boîte ou six boîtes pour cinq piastres; envoi transmis par la malle, payé d'avance au reçu du prix. Nous garantissons la cure de tout cas par six boîtes. A chaque personne nous transmettant une commande pour six boîtes, faisant accompagner cette commande de la somme de cinq piastres, nous enverrons une garantie écrite de lui rembourser l'argent si le traitement ne résulte pas en la cure promise. Garanties données par F. FREDERICKSON, droguiste en gros et au détail, 139 rue du Canal, Nlle-Orléans, Lne. Les ordres transmis par la malle seront promptement exécutés. 2 avril 1an—Dim Mar Jeu

COMPAGNIE D'ASSURANCES —DES— Factors & Traders. 49......RUE CARONDELET......49. Capital payé ......$1,000,000. ED. A. PALFREY....Président; JOHN CHAFFE....Vice-Président; THOMAS F. WALKER....Secrétaire. Polices émises couvrant les risques d'incendies, de rivière et de marine, aux plus bas prix du tarif. DIRECTEURS: John I. Noble, John Chaffe, Richard Milliken, Samuel Friedlander, R. M. Walmsley, A. H. May, T. Lytt. Lyon, Samuel H. Boyd, William J. Behan, B. F. Eshleman, Charles Chaffe, A. T. Janin, L. C. Jurey, Wm. Hartwell, C. J. Leeds, A. M. Bickham, Louis Bush, A. Brittin, G. W. Sentell, Wm. Cunningham, John I. Adams, R. T. Buckner, Henry Abraham, Charles E. Black, William A. Gwyn. 1er sept—



E. CLAUDEL, Opticien,

96--RUE DU CANAL--96. A constamment en magasin un plein assortiment d'articles d'optique. Le meilleur Pebble ou cristal de Roche et autres verres à lunettes. Jumelles d'opéra, jumelles de marine et de campagne, lunettes à longue vue. Hydromètres, saccharomètres (pèse sirop, pèse vin de canne). Pipettes. C. C. Mètres, batteries électriques et galvaniques, thermomètres (toutes sortes), baromètres, balances et chaînes d'ingénieur, instruments pour dessin, papier pour dessiner et tracer, etc. Lunettes et binocles scientifiquement adaptés aux défauts de la vue. Attention particulière est donnée aux lunettes et aux binocles pour qu'ils conviennent aux physionomies ce qui assure une application et un usage faciles. Toujours en magasin, des thermomètres à sucre de tous les genres, fabriqués et réparés sur commande. Tous les instruments dans cette ligne d'affaires réparés avec soin et promptitude. Catalogues illustrés contenant des notions utiles sur la vue, envoyés gratuitement à toute adresse indiquée. 6oct—

BUREAU DE PRETS. OTTO SCHWANER, 17 [illegible] ENTRE CANAL ET COMMUNE. [illegible]

PRETS D'ARGENT. Les personnes désirant emprunter de l'argent sur des DIAMANTS, MONTRES, BIJOUTERIE de tout genre, PIANOS, MEUBLES, GLACES, etc., etc., trouveront avantageux de s'adresser au "HART'S LOAN OFFICE", rue Baronne, 43, vis-à-vis du Bureau de la Compagnie du Gaz, le plus vieil établissement de ce genre en ville, fondé depuis 1838. Possédant de vastes capitaux, le propriétaire peut garder les gages un an sans les déclarer forfaits et offrir des avantages spéciaux dans les cas de prêts en gros. 6oct—1a

LA MERVEILLE DU MONDE: Le Destructeur de Vermine DU PROF. HERMAN, Renommé dans le monde entier, qui est reconnu comme étant bien supérieur à tout ce qui a été découvert jusqu'ici pour tuer les rats, les souris, les insectes sur les volailles, les fourmis, punaises, blattes, bêtes noires, puces sur les chiens, rouilles et insectes sur les plantes, mites dans les fourrures, tiques ou galles sur les moutons, chèvres, bestiaux, etc. Il a été fait usage avec grand succès de cette composition contre les insectes qui attaquent les plantes. A VENDRE, UN PAQUET POUR 25c, OU SIX POUR $1.25. La poudre est libre de toute odeur désagréable et se conserve dans tous climats. On peut la répandre partout sans danger; elle ne fait de mal ni aux chats ni aux chiens, qui d'ailleurs ne la mangent pas. La façon d'en faire usage est indiquée sur les paquets. Cette découverte a valu au prof. Herman une médaille d'argent aux expositions entre colonies à Victoria, en Australie. Fabrique Gravel Lane, Houndsditch, Londres, Angleterre. F. FREDERICKSON, Importateur et marchand de drogues en gros et au détail, 139 rue du Canal, Bâtisse Touro, Nlle-Orléans, seul agent en Louisiane. 1er déc—1an

ANT. CARRIERE, E. L. CARRIERE, CHAS. J. CARRIERE. A. Carrière & Sons, Négociants-Commissionnaires, No. 3½ RUE CARONDELET. Avances libérales sur consignations à nos amis Londres, Liverpool, le Havre et Bordeaux.

LEON QUEYROUZE. OSCAR BOIS. QUEYROUZE & BOIS, MARCHANDS EN GROS DE GROCERIES, VINS, LIQUEURS —ET— Toutes sortes de Produits de l'Ouest, AUX MAGASINS BLEUS, Coin Vieille-Levée et Bienville, Nlle Orléans. 19juil.—1an.

FEUILLETON.

Com. le 30 août 1881.

SANS FAMILLE

—PAR—

HECTOR MALOT.

—Je ne fais pas le sorcier; nous sommes dans une cloche d'air et c'est l'air comprimé qui empêche l'eau de monter; la remontée fermée à son extrémité fait pour nous ce que fait la cloche à plongeur: l'air refoulé par les eaux s'est amoncelé dans cette galerie et maintenant il résiste à l'eau et la refoule.

En entendant le magister nous expliquer que nous étions dans une sorte de cloche à plongeur où l'eau ne pouvait pas monter jusqu'à nous, parce que l'air l'arrêtait, il y eut des murmures d'incrédulité.

—En voilà une bêtise! est-ce que l'eau n'est pas plus forte que tout?

—Oui, dehors, librement; mais quand tu jettes ton verre, la gueule en bas, dans un seau plein, est-ce que l'eau va jusqu'au fond de ton verre? Non, n'est-ce pas, il reste un vide. Eh bien! ce vide est maintenu par l'air. Ici, c'est la même chose; nous sommes au fond du verre; l'eau ne viendra pas jusqu'à nous.

—Ça, je le comprends, dit l'oncle Gaspard, et j'ai dans l'idée, maintenant, que vous aviez tort, vous autres, de vous moquer si souvent du magister; il sait des choses que nous ne savons pas.

—Nous sommes donc sauvés! dit Carrory.

—Sauvés? je n'ai pas dit ça. Nous ne serons pas noyés, voilà ce que je veux promettre. Ce qui nous sauve, c'est que la remontée étant fermée, l'air ne peut pas s'échapper; mais c'est précisément ce qui nous sauve qui nous perd en même temps; l'air ne peut pas sortir: il est emprisonné. Mais nous aussi nous sommes emprisonnés, nous ne pouvons pas sortir.

—Quand l'eau va baisser....

—Va-t-elle baisser? je n'en sais rien: pour savoir ça il faudrait savoir comment elle est venue, et qui est-ce qui peut le dire?

—Puisque tu dis que c'est une inondation?

—Eh bien! après? c'est une inondation, ça c'est sûr; mais d'où vient-elle? est-ce la Divonne qui a débordé jusqu'aux puits, est-ce un orage, est-ce une source qui a crevé, est-ce un tremblement de terre? Il faudrait être dehors, pour dire ça, et par malheur nous sommes dedans.

—Peut être que la ville est emportée?

—Peut-être....

Il y eut un moment de silence et d'effroi.

Le bruit de l'eau avait cessé, seulement, de temps en temps, on entendait à travers la terre des détonations sourdes et l'on ressentait comme des secousses.

—La mine doit être pleine, dit le magister, l'eau ne s'y engouffre plus.

—Et Marius! s'écria Pagès avec désespoir.

Marius, c'était son fils, piqueur comme lui, qui travaillait à la mine, dans le troisième niveau. Jusqu'à ce moment, le sentiment de la conservation personnelle, toujours si tyrannique, l'avait empêché de penser à son fils; mais le mot du magister: "la mine est pleine" l'avait arraché à lui-même.

—Marius! Marius! cria-t-il avec un accent déchirant; Marius!

Rien ne répondit, pas même l'écho; la voix assourdie ne sortit pas de notre cloche.

—Il aura trouvé une remontée, dit le magister; cent cinquante hommes noyés, ce serait trop horrible; le bon Dieu ne le voudra pas.

Il me sembla qu'il ne disait pas cela d'une voix convaincue. Cent cinquante hommes au moins étaient descendus le matin dans la mine: combien avaient pu remonter par les puits ou trouver un refuge, comme nous! Tous nos camarades perdus, noyés, morts. Personne n'osa plus dire un mot.

Mais dans une situation comme la nôtre, ce n'est pas la sympathie et la pitié qui dominent les cœurs ou dirigent les esprits.

—Eh bien! et nous, dit Bergounhoux, après un moment de silence, qu'est-ce que nous allons faire?

—Que veux-tu faire?

—Il n'y a qu'à attendre, dit le magister.

—Attendre quoi?

—Attendre; veux-tu percer les quarante ou cinquante mètres qui nous séparent du jour avec ton crochet de lampe?

—Mais nous allons mourir de faim.

—Ce n'est pas là qu'est le plus grand danger.

—Voyons, magister, parle, tu nous fais peur; où est le danger, le grand danger?

—La faim, on peut lui résister; j'ai lu que des ouvriers, surpris comme nous par les eaux, dans une mine, étaient restés vingt-quatre jours sans manger: il y a bien des années de cela, c'était du temps des guerres de religion: mais ce serait hier, ce serait la même chose. Non, ce n'est pas la faim qui me fait peur.

—Qu'est-ce qui te tourmente, puisque tu dis que les eaux ne peuvent pas monter?

—Vous sentez-vous des lourdeurs dans la tête, des bourdonnements; respirez-vous facilement? moi, non.

—Moi, j'ai mal à la tête.

—Moi, le cœur me tourne.

—Moi, les tempes me battent.

—Moi, je suis tout bête.

—Eh bien! c'est là qu'est le danger présentement. Combien de temps pouvons-nous vivre dans cet air? Je n'en sais rien. Si j'étais un savant au lieu d'être un ignorant, je vous le dirais. Tandis que je ne le sais pas. Nous sommes à une quarantaine de mètres sous terre, et, probablement, nous avons trente-cinq ou quarante mètres d'eau au-dessus de nous: cela veut dire que l'air subit une pression de quatre ou cinq atmosphères. Comment vit-on dans cet air comprimé? voilà ce qu'il faudrait savoir et ce que nous allons apprendre à nos dépens, peut-être.

Je n'avais aucune idée de ce que c'était que l'air comprimé, et précisément pour cela, peut-être, je fus très effrayé des paroles du magister; mes compagnons me parurent aussi très affectés de ses paroles; ils n'en savaient pas plus que moi, et, sur eux comme sur moi, l'inconnu produisait son effet inquiétant.

Pour le magister, il ne perdait pas la conscience de notre situation désespérée, et quoiqu'il la vît nettement dans toute son horreur, il ne pensait qu'aux moyens à prendre pour organiser notre défense.

—Maintenant, dit-il, il s'agit de nous arranger pour rester ici sans danger de rouler à l'eau.

—Nous avons des trous.

—Croyez vous que vous n'allez pas vous fatiguer de rester dans la même position?

—Tu crois donc que nous allons rester ici longtemps?

—Est-ce que je sais!

—On va venir à notre secours.

—C'est certain, mais pour venir à notre secours, il faut pouvoir. Combien de temps s'écoulera, avant qu'on commence notre sauvetage? Ceux-là seuls qui sont sur la terre peuvent le dire. Nous qui sommes dessous, il faut nous arranger pour y être le moins mal possible, car si l'un de nous glisse, il est perdu.

—Il faut nous attacher tous ensemble.

—Et des cordes?

—Il faut nous tenir par la main.

—M'est avis que le mieux est de nous creuser des paliers comme dans un escalier; nous sommes sept, sur deux paliers nous pourrons tenir tous; quatre se placeront sur le premier, trois sur le second.

—Avec quoi creuser?

—Nous n'avons pas de pics.

—Avec nos crochets de lampes dans les parties dures, avec nos couteaux dans les parties tendres.

—Jamais nous ne pourrons.

—Ne dis donc pas cela, Pagès, dans notre situation on peut tout pour sauver sa vie; et si le sommeil prenait l'un de nous comme nous sommes en ce moment, celui-là serait perdu.

Par son sang-froid et sa décision, le magister avait pris sur nous une autorité qui, d'instant en instant, devenait plus puissante; c'est là ce qu'il y a de grand et de beau dans le courage, il s'impose; d'instinct nous sentions que sa force morale luttait contre la catastrophe qui avait anéanti la nôtre, et nous attendions notre secours de cette force.

On se mit au travail, car il était évident que le creusement de ces deux paliers était la première chose à faire. Il fallait nous établir, sinon commodément, du moins de manière à ne pas rouler dans le gouffre qui était à nos pieds. Quatre lampes étaient allumées, elles donnaient assez de clarté pour nous guider.

—Choisissons des endroits où le creusement ne soit pas trop difficile.

—Ecoutez, dit l'oncle Gaspard, j'ai une proposition à vous faire: si quelqu'un a la tête à lui, c'est le magister; quand nous perdions la raison, il a conservé la sienne; c'est un homme, il a du cœur aussi. Il a été piqueur comme nous, et sur bien des choses il en sait plus que nous. Je demande qu'il soit chef de poste, et qu'il dirige le travail.

—Le magister! interrompit Carrory qui était une espèce de brute, une bête de trait, sans autre intelligence que celle qui lui était nécessaire pour rouler sa benne, pourquoi pas moi? si on prend un rouleur, je suis rouleur comme lui.

—Ce n'est pas un rouleur qu'on prend, animal; c'est un homme; et, de nous tous, c'est lui qui est le plus homme.

—Vous ne disiez pas cela hier.

—Hier, j'étais aussi bête que toi et je me moquais du magister comme les autres, pour ne pas reconnaître qu'il en savait plus que nous. Aujourd'hui je lui demande de nous commander. Voyons, magister, qu'est-ce que tu veux que je fasse? J'ai de bons bras, tu sais bien. Et vous, les autres?

—Voyons, magister, on t'obéit.

—Et on t'obéira.

—Ecoutez, dit le magister, puisque vous voulez que je sois chef de poste, je veux bien; mais c'est à condition qu'on fera ce que je dirai. Nous pouvons rester ici longtemps, plusieurs jours: je ne sais pas ce qui se passera: nous serons là comme des naufragés sur un radeau, dans une situation plus terrible même, car sur un radeau, au moins, on a l'air et le jour: on respire et l'on voit; quoiqu'il arrive il faut, si je suis le chef de poste, que vous m'obéissiez.

—On obéira, dirent toutes les voix.

—Si vous croyez que ce que je demande est juste, oui, on obéira; mais si vous ne le croyez pas?

—On le croira.

—On sait que tu es un honnête homme, magister.

—Et un homme de courage.

—Et un homme qui en sait long.

—Il ne faut pas te souvenir des moqueries, magister.

Je n'avais pas alors l'expérience que j'ai acquise plus tard, et j'étais dans un grand étonnement de voir combien ceux-là même qui, quelques heures auparavant, n'avaient pas assez de plaisanteries pour accabler le magister, lui reconnaissaient maintenant des qualités: je ne savais pas comme les circonstances peuvent tourner les opinions et les sentiments de certains hommes.

—C'est juré? dit le magister.

—Juré, répondîmes-nous tous ensemble.

Alors on se mit au travail: tous, nous avions des couteaux dans nos poches, de bons couteaux, le manche solide, la lame résistante.

—Trois entameront la remontée, dit le magister, les trois plus forts; et les plus faibles: Remy, Carrory, Pagès et moi, nous rangerons les déblais.

—Non, pas toi, interrompit Compayrou, qui était un colosse, il ne faut pas que tu travailles, magister, tu n'es pas assez solide; tu es l'ingénieur: les ingénieurs ne travaillent pas des bras.

Tout le monde appuya l'avis de Compayrou, disant que puisque le magister était notre ingénieur, il ne devait pas travailler; on avait si bien senti l'utilité de la direction du magister que volontiers on l'eût mis dans du coton pour le préserver des dangers et des accidents: c'était notre pilote.

Le travail que nous avions à faire eût été des plus simples si nous avions eu des outils, mais avec des couteaux il était long et difficile. Il fallait en effet établir deux paliers en les creusant dans le schiste, et afin de n'être pas exposés à dévaler sur la pente de la remontée, il fallait que ces paliers fussent assez larges pour donner de la place à quatre d'entre nous sur l'un, et à trois sur l'autre. Ce fut pour obtenir ce résultat que ces travaux furent entrepris.

Deux hommes creusaient le sol dans chaque chantier et le troisième faisait descendre les morceaux de schiste. Le magister, une lampe à la main, allait de l'un à l'autre chantier.

En creusant, on trouva dans la poussière quelques morceaux de boisage qui avaient été ensevelis là et qui furent très utiles pour retenir nos déblais et les empêcher de rouler jusqu'en bas.

Après trois heures de travail sans repos, nous avions creusé une planche sur laquelle nous pouvions nous asseoir.

—Assez pour le moment, commanda le magister, plus tard nous élargirons la planche de manière à pouvoir nous coucher: il ne faut pas user inutilement nos forces, nous en aurons besoin.

On s'installa, le magister, l'oncle Gaspard, Carrory et moi sur le palier inférieur, les trois piqueurs sur le plus élevé.

—Il faut ménager nos lampes, dit le magister, qu'on les éteigne donc et qu'on n'en laisse brûler qu'une.

Les ordres étaient exécutés au moment même où ils étaient transmis. On allait donc éteindre les lampes inutiles lorsque le magister fit un signe pour qu'on s'arrêtât.

—Une minute, dit-il, un courant d'air peut éteindre notre lampe; ce n'est guère probable, cependant il faut compter sur l'impossible, qu'est ce qui a des allumettes pour la rallumer?

Bien qu'il soit sévèrement défendu d'allumer du feu dans la mine, presque tous les ouvriers ont des allumettes dans leurs poches; aussi comme il n'y avait pas là d'ingénieur pour constater l'infraction au règlement, à la demande: "qui a des allumettes?" quatre voix répondirent: Moi.

—Moi aussi j'en ai, continua le magister, mais elles sont mouillées.

C'était le cas des autres, car chacun avait ses allumettes dans son pantalon et nous avions trempé dans l'eau jusqu'à la poitrine ou jusqu'aux épaules.

Carrory qui avait la compréhension lente et la parole plus lente encore répondit enfin:

—Moi aussi j'ai des allumettes.

—Mouillées?

—Je ne sais pas, elles sont dans mon bonnet.

—Alors, passe ton bonnet.

—Au lieu de passer son bonnet, comme on le lui demandait, un bonnet de loutre qui était gros comme un turban de turc de foire, Carrory nous passa une boîte d'allumettes; grâce à la position qu'elles avaient occupée pendant notre immersion elles avaient échappé à la noyade.

—Maintenant, soufflez les lampes, commanda le magister.

Une seule lampe resta allumée, qui éclairait à peine notre cage.

V.

DANS LA REMONTÉE.

Le silence s'était fait dans la mine; aucun bruit ne parvenait plus jusqu'à nous; à nos pieds l'eau était immobile, sans une ride ou un murmure; la mine était pleine comme l'avait dit le magister, et l'eau, après avoir envahi toutes les galeries depuis le plancher jusqu'au toit, nous murait dans notre prison plus solidement, plus hermétiquement qu'un mur de pierre. Ce silence lourd, impénétrable, ce silence de mort était plus effrayant, plus stupéfiant que ne l'avait été l'effroyable vacarme que nous avions entendu au moment de l'irruption des eaux; nous étions au tombeau, enterrés vifs, et trente ou quarante mètres de terre pesaient sur nos cœurs.

Le travail occupe et distrait: le repos nous donna la sensation de notre situation, et chez tous, même chez le magister, il y eut un mouvement d'anéantissement.

Tout à coup je sentis sur ma main tomber des gouttes chaudes. C'était Carrory qui pleurait silencieusement.

Au même instant des soupirs éclatèrent sur le palier supérieur et une voix murmura à plusieurs reprises:

—Marius, Marius!

C'était Pagès qui pensait à son fils....

L'air était lourd à respirer; j'étais oppressé et j'avais des bourdonnements dans les oreilles.

Soit que le magister sentît moins péniblement que nous cet anéantissement, soit qu'il voulût réagir contre et nous en [illegible] y abandonner, il rompit le [illegible]

[illegible]

—Tu crois donc que [illegible] ter longtemps emprisonnés

l'oncle Gaspard.

—Non, mais il faut prendre des précautions; qui est-ce qui a du pain?

Personne ne répondit.

—Moi, dis-je, j'ai une croûte dans ma poche.

—Quelle poche?

—La poche de mon pantalon.

—Alors ta croûte est de la bouillie. Montre cependant.

Je fouillai dans ma poche où j'avais mis le matin une belle croûte cassante et dorée; j'en tirai une espèce de panade que j'allais jeter avec désappointement, quand le magister arrêta ma main.

—Garde ta soupe, dit-il, si mauvaise qu'elle soit, tu la trouveras bientôt bonne.

Ce n'était pas là un pronostic très-rassurant; mais nous n'y fîmes pas attention; c'est plus tard que ces paroles me sont revenues et m'ont prouvé que dès ce moment le magister avait pleine conscience de notre position, et que s'il ne prévoyait pas, par le menu, les horribles souffrances que nous aurions à supporter, au moins il ne se faisait pas illusion sur les facilités de notre sauvetage.

—Personne n'a plus de pain? dit-il.

On ne répondit pas.

—Cela est fâcheux, continua-t-il.

—Tu as donc faim? interrompit Compayrou.

—Je ne parle pas pour moi, mais pour Remy et Carrory: le pain aurait été pour eux.

—Et pourquoi ne pas le partager entre nous tous? dit Bergounhoux, ce n'est pas juste: nous sommes tous égaux devant la faim.

—Pour lors s'il y avait eu du pain nous nous serions fâchés. Vous aviez promis pourtant de m'obéir; mais je vois que vous ne m'obéirez qu'après discussion et que si vous jugez que j'ai raison.

—Il aurait obéi.

(A Continuer.)

—Jeunes et vieux gens font usage d'un excellent fortifiant, le Bitter Malakoff.